

Un monde malade de la croissance

Les 16 et 17 septembre prochains, l'association *Technologies organisées à Paris* (à l'École des hautes études en sciences sociales, 105 Boulevard Raspail), en partenariat avec le Comité de recherche et d'informations indépendantes sur le génie génétique (Criigen), ses quatrièmes assises nationales consacrées au thème « *Technique, médecine et santé. Les envers d'un mythe du progrès* ». A l'occasion de ces journées de débats, François Jarrige revient sur les liens qui relient la médecine, la santé et la question de la décroissance.

Dans le courrier des lecteurs, étroitement connectée aux enjeux financiers, aux intérêts des grandes multinationales du numérique et de l'industrie pharmaceutique, aux imaginaires politiques de la puissance. Les historiens et les sciences sociales l'ont montré depuis longtemps, la médecine n'est pas cette discipline altruiste censée améliorer la vie, elle n'a cessé d'être partie prenante des mutations sociales et politiques du monde, elle a accompagné et justifié la colonisation comme l'eugénisme, elle sert aujourd'hui de cheval de Troie à la nouvelle barbarie technoscientifique venue de la Silicon Valley.

Les mythes de l'espérance de vie

« Mais nous vivons pourtant plus vieux », répètent en cœur les zélés du XVIII^e siècle, l'espérance de vie à la naissance était partout inférieure à 30 ans, elle approche désormais les 80 ans dans les pays industrialisés. N'est-ce pas le meilleur démenti à opposer à tous les grincheux pessimistes ? Mais que recouvre l'expression « espérance de vie » sans cesse utilisée pour prouver et justifier les progrès technologiques ? Après le PIB, il s'agit de l'un des indicateurs statistiques les plus utilisés par les prospectivistes et les autorités pour évaluer les niveaux de développement et l'état d'un pays. Il permet de quantifier les conditions de mortalité une année donnée. Cette mesure est fille des Lumières et de l'idée de Progrès : les premières « tables de mortalité » élaborées afin de calculer l'espérance de vie apparaissent au XVIII^e siècle ; il s'agissait notamment de prouver l'efficacité de la vaccination et d'attirer les investisseurs pour financer la dette publique. L'espérance de vie à la naissance désigne la durée de vie moyenne d'une population fictive qui vivrait toute son existence dans les conditions de mortalité de l'année considérée³. Cet indicateur suffit souvent aux esprits simples pour résumer des siècles d'histoire et prouver les bienfaits de la science moderne et de ses techniques : la vaccination et les antibiotiques hier, l'e-santé ou la génétique aujourd'hui. Pourtant, cette mesure statistique est simplifiée et son interprétation sujette à d'innombrables controverses. Est-ce réellement les progrès de la médecine et de ses techniques qui a rendu possible la hausse moyenne de l'espérance de vie ? On peut en douter, l'essentiel des progrès dans ce domaine tient d'abord à l'amélioration de l'alimentation, à la fin des famines, à une meilleure hygiène, à l'évolution des conditions de travail. De nombreux travaux ont montré que c'est l'environnement – incluant le milieu physique et les modes de vie – qui constitue le premier déterminant de l'état de santé d'une population. En bref, la hausse de l'espérance de vie ne tient pas d'abord aux progrès de la technoscience médicale et de son lourd appareillage, mais à l'évolution des rapports sociaux et des représentations culturelles.

Par ailleurs, l'espérance de vie est un

La médecine et les pouvoirs

Il y a vingt ans déjà, Lucien Sfez mettait en garde contre l'utopie de la « santé parfaite », venue d'outre-Atlantique, relais des idéologies de la communication, et avatare le plus achevé du technoscientisme débridé². Il analysait déjà l'utopie de la surhumanité comme le fruit de l'imaginaire technicien moderne. Depuis cette époque, les prophètes transhumanistes se sont multipliés et ont acquis pignon sur rue à une vitesse foudroyante. Ray Kurzweil, le gourou de Google et du transhumanisme, annonce très sérieusement l'avènement de « l'humanité 2.0 » censée vaincre la mort (sic), accroître les capacités humaines grâce à l'intelligence artificielle et l'avènement des cyborgs, mi-humains mi-machines. Des légions de philosophes se passionnent désormais pour le sujet et lui donnent un air de respectabilité tandis que des médecins-entrepreneurs-managers, comme le Français Laurent Alexandre, annoncent régulièrement la fin du cancer et une nouvelle explosion de l'espérance de vie grâce au progrès technologique, tout en faisant fortune en créant et vendant des start-up médicales.

Aujourd'hui, plus qu'à aucun autre moment dans l'histoire, la médecine est devenue un enjeu de pouvoir. Loin d'un savoir désintéressé, d'une sagesse visant à l'épanouissement physique et psychique – des individus, la médecine est une institution

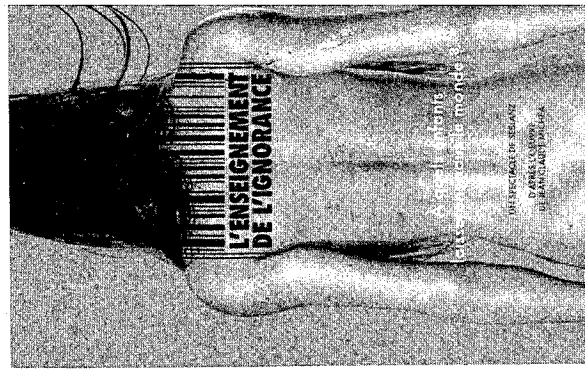
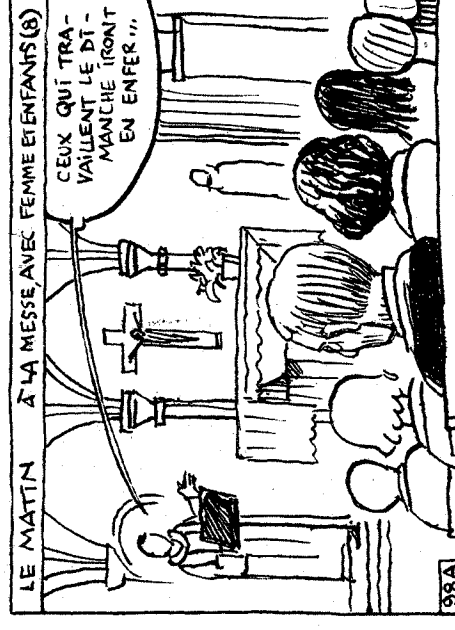
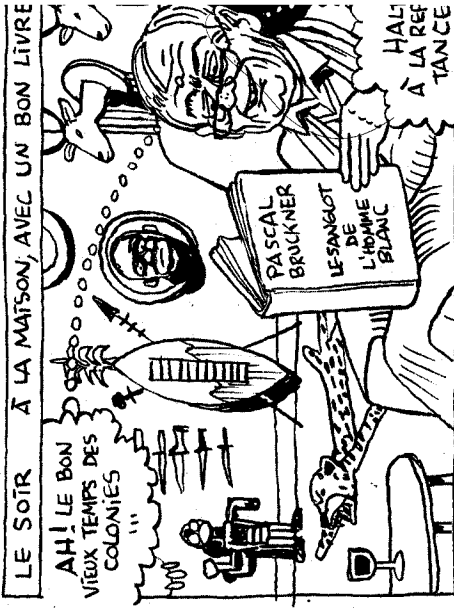
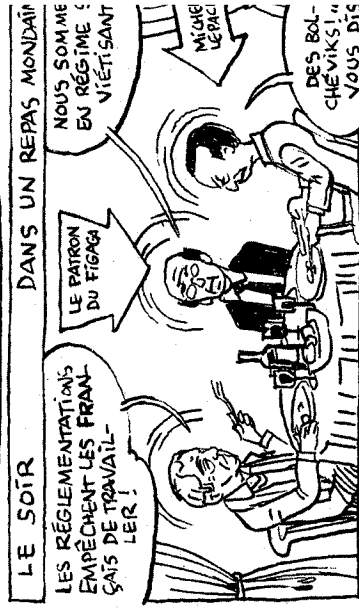
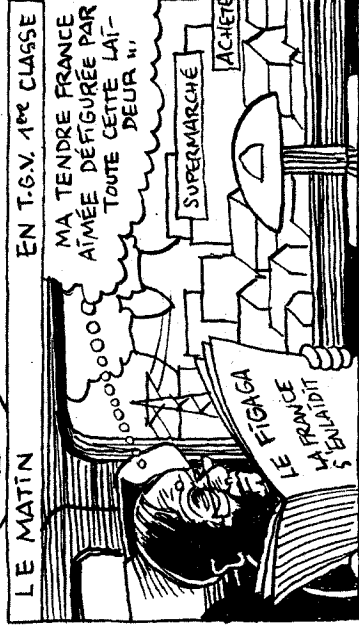
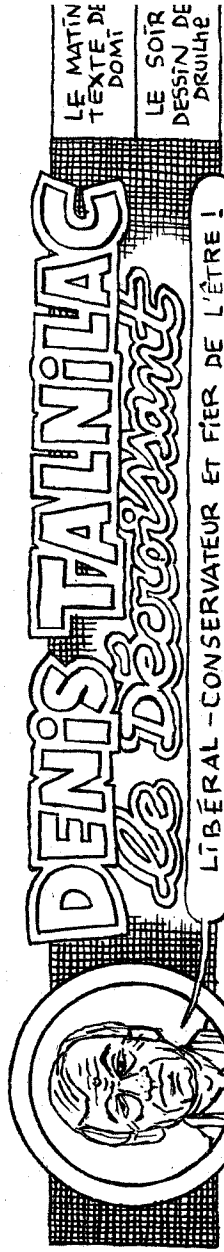
indicateur imparfait et flou, il n'est qu'une moyenne factice. Tout le monde ne mourrait pas à 30 ans aux XVIII^e et XIX^e siècles, ceux qui avaient de quoi se nourrir, qui échappaient aux épidémies ou à la guerre, vivaient jusqu'à 70-75, voire 80 ans, comme aujourd'hui ! Par ailleurs, aujourd'hui tout le monde ne vit pas centenaire, et les inégalités face à la mort se sont creusées entre les régions riches et pauvres comme entre les classes sociales. D'autres indicateurs ont été forgés pour ajouter une dimension qualitative à cette mesure, comme « l'espérance de vie en bonne santé » ou « l'espérance de vie sans incapacité ». Or, dans la plupart des pays européens, on observe que celle-ci stagne voire décline depuis plusieurs années ; en France elle a chuté d'environ un an de 2008 à 2010, passant de 62,7 ans à 61,9 ans d'espoir de durée de vie sans incapacité pour les hommes ; et de 64,6 ans à 63,5 ans pour les femmes⁴. Les facteurs environnementaux (pollutions) et sociaux (sédenta-

rité croissante, mauvaise alimentation) sont en première ligne pour expliquer ce phénomène.

Humanité augmentée ou humanité diminuée ?

La médecine a indéfiniment réalisé des progrès considérables dans les soins et la maîtrise technique des corps, mais dans le même temps on observe partout une augmentation des pathologies lourdes : cancers, malformations, maladies neuropsychiques, autisme, schizophrénie, sans parler des très nombreuses maladies rares et orphelines dont le nombre ne cesse de croître. Pendant longtemps on considérait qu'il y avait une hausse de ces pathologies s'expliquait par les meilleures capacités de diagnostic, désormais c'est l'industrialisation et nos modes de vie qui sont pointés du doigt, même si la question demeure très controversée car prise dans de multiples enjeux économiques⁵. Dès

1 - Voir le débat de notre n° 117 de mars 2015, « Sommes-nous malades de la croissance ? »
2 - Lucien Sfez, *La santé parfaite: critique d'une nouvelle utopie*, Seuil, 1995.
3 - Les démographes ont évidemment consacré des bibliothèques entières à ces questions complexes, cf. par exemple Jacques Vallin (éd.), *L'avenir de l'espérance de vie*, INED/PUF, 1993.
4 - Voir en ligne les statistiques de l'INSEE, « Évolution de l'espérance de vie et de l'espérance de vie en bonne santé dans l'Union européenne », insee.fr.
5 - Voir notamment Dominique Belpomme, *Ces maladies créées par l'homme. Comment la dégradation de notre environnement met en péril notre santé*, Albin Michel Ed., 2004.



« Démonstration aussi implacable que réussie, "L'enseignement de l'ignorance" est un objet théâtral unique d'une puissance phénoménale et dont on durablement sonnés. Une expérience vivante et un spectacle qui fera date, hautement indispensable » (Froggy Delight). L'enseignement de l'ignorance, texte incontournable de Jean-Claude Michéa pour comprendre la matrice de notre société, est désormais une pièce de théâtre « à voir d'urgence » (Natacha Polony).